

# L'ESPACE FACTEUR D'ADAPTATION

L'individu est un être complexe, indéfiniment varié dans sa structure originale, soumis à des lois générales souvent mal connues, mais étroitement lié à son milieu dans une relation dialectique mouvante. En même temps qu'il anime ce milieu et le fait évoluer, il reste soumis aux influences historiques de sa culture.

L'espace et le temps sont deux des axes par rapport auxquels s'organise son comportement. Fortement corrélés au point de ne pouvoir être dissociés, du moins dès que la personnalité est constituée, ces deux axes sont génériquement différenciés. L'abord spatial des relations humaines n'attire l'attention que depuis peu. Si, au siècle dernier, les aliénistes utilisaient la restriction de l'espace par l'isolement physique du malade agité, en cellule, l'importance théorique et pratique de ces problèmes est restée longtemps au second plan. Le vécu de toute relation de l'organisme avec un élément quelconque du monde extérieur, objet vivant ou inanimé, est fonction de l'espace dans lequel s'effectue la relation.

« Il y aurait donc lieu de se demander si le temps conçu sous la forme d'un milieu homogène ne serait pas un concept bâtard dû à l'intrusion de l'idée d'espace dans le domaine de la conscience pure. De toute manière on ne saurait admettre définitivement deux formes de l'homogène, temps et espace, sans rechercher d'abord si l'une d'elles ne serait pas réductible à l'autre. Or l'extériorité est le caractère propre des choses qui occupent l'espace tandis que les faits de conscience ne sont pas essentiellement extérieurs les uns aux autres et ne le deviennent que par un déroulement dans le temps considéré comme un milieu homogène, si donc l'une de ces deux prétendues formes de l'homogène, temps et espace, dérive de l'autre, on peut affirmer a priori que l'idée d'espace est la donnée fondamentale », écrit Bergson. Henri Wallon souligne à son tour que parmi les premières différenciations, ce sont les relations de lieu qui se dégagent d'abord de l'expérience chez l'enfant. Le lieu et l'objet ne sont pas primitivement différenciés : « L'espace est dans les choses plutôt que les choses en lui ». Il rejoint Bergson qui ajoute : « Le temps psychologique n'est pas une donnée première. Il a pour composante indissolublement complémentaire le fait suggestif et l'ordre objectif de la succession. Il suppose l'existence des objets, donc des relations spatiales. »

Bergson n'est pas seul à soutenir que la dimension spatiale précède les données temporelles ; Wallon, Piaget, Gesell (cf. p. 143, avant-dernier paragraphe).

Avec Sivadon, on peut schématiser et décrire ainsi les étapes successives des acquisitions de la personnalité : l'étendue, le mouvement, la durée, l'espace représenté et le temps représenté. Chaque étape suppose les précédentes et se dégage d'elles par différenciation, sans pour autant les annihiler.

D'une façon très générale tous les êtres vivants supérieurs, pratiquement tous les vertébrés, expriment, outre le besoin de se nourrir et de se reproduire, celui de disposer d'un territoire et

Je ne puis me solidariser avec ceux qui présentent les phénomènes liés à l'urbanisation comme inhumains. Ces phénomènes sont essentiellement notre œuvre, notre produit : ils constituent le monde où nous vivons, le monde que nous faisons, le monde que nous préparons pour nos enfants. Nous ne pouvons pas rejeter la responsabilité sur d'autres personnes, sur la machine ou sur la technique. Quand nos villes sont laides, c'est bien nous qui sommes incapables de les construire jolies, c'est nous qui sommes incapables de mettre à leur place dans l'échelle des valeurs les préoccupations esthétiques, c'est nous qui sommes, collectivement, insuffisamment cultivés. Le premier acte positif dans la lutte contre la laideur consiste à assumer notre responsabilité à son égard.

Essayons de pousser davantage l'analyse. Examinons un autre exemple qui nous permettra d'observer un cycle un peu plus complet : le cheval. Ma femme a vécu dans une grande ville de province à une époque où il était encore possible de nouer des relations personnelles avec un cheval, ou plusieurs chevaux, qui avaient un nom et avec lesquels un enfant pouvait entrer en contact direct. Je n'ai pas connu cela : je suis né à Paris et, s'il est vrai qu'à cette époque je pouvais voir des chevaux, je n'en connaissais aucun. Des enfants qui sont nés après la guerre à la campagne sont dans la même situation que moi : c'est assez troublant, ils ne connaissent aucun cheval. Mais il y a une génération encore plus récente ; je pense à une petite voisine d'une quinzaine d'années, et à une autre petite fille, encore plus jeune : elles font des kilomètres en voiture pour aller monter à cheval. On assiste ici à l'éclosion d'un processus nouveau : la reprise de contact avec l'animal, mais après une rupture et un remaniement du lien. Cette relation nouvelle ne constitue nullement une rupture avec le présent, puisqu'on se déplace en automobile pour aller retrouver le cheval.

## Espace naturel et santé mentale

Ce n'est là qu'une circonstance, parmi d'autres, où l'on voit se développer des mouvements complexes dans lesquels le progrès technique intervient, semblant d'abord créer un appauvrissement, des frustrations, des conflits, mais où l'on voit aussi apparaître une nouvelle génération capable de recueillir l'héritage, d'assimiler le passé et le présent et de les reconverter en les ouvrant vers l'avenir. Malheureusement, en parallèle, il y a des risques très sérieux de perte définitive. Supposons, par exemple, qu'il n'y ait plus du tout eu de chevaux : on n'aurait pu recréer le lien.

Il est temps maintenant d'insister sur deux besoins, fort importants et indissociables, chez l'homme : le besoin de mouvement et le besoin de continuité.

L'avenir, pour chaque individu, mais aussi pour les groupes d'individus, dépend à la fois de leur solidarité avec leur passé et de leur capacité à se dégager de ce passé pour se tourner vers l'avenir.

**CLAUDE VEIL**

SOUS DIRECTEUR D'ÉTUDES  
A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES  
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA  
LIGUE D'HYGIÈNE MENTALE

Ceci nous mène à une première conclusion: nous n'avons pas à craindre le changement s'il est associé à une conservation suffisante, et à condition, encore une fois, que l'on conserve le passé non pour le passé mais pour l'avenir.

Deuxième conclusion: si nous devons et si nous voulons penser en termes d'avenir, nous ne devons pas nous laisser absorber par nos difficultés d'aujourd'hui. Il est donc indispensable de définir ce qui est permanent et inhérent à notre espèce, et ce qui est contingent, ce qui est temporaire, c'est-à-dire ce qui, par exemple, ne concernera vraisemblablement pas nos enfants.

La nature apparaît à l'homme comme foncièrement incompréhensible. Chaque société se forge son système d'explication; qu'il soit mythique, magique, religieux, scientifique, tout cela revient à peu près au même: c'est toujours à la fois suffisant pour les besoins de l'époque et tout à fait incomplet. En définitive, la nature est, pour l'homme, ambiguë: toujours en même temps familière et étrangère.

L'humanité d'aujourd'hui est plus sûre de son pouvoir sur la nature, qui est beaucoup moins que par le passé perçue comme hostile. Actuellement, nous tolérons mieux ce qui est « sauvage ». Nous avons encore besoin d'échanges avec la nature, mais ces échanges tendent à devenir plus collectifs, plus socialisés; donc la part des responsabilités individuelles s'atténue.

Autre phénomène important: la médiatisation. Le contact de l'homme avec la nature se fait par l'intermédiaire d'outils de plus en plus complexes, dont la mise en place demande des techniques de plus en plus élaborées, mais dont l'emploi est néanmoins de plus en plus facile pour l'usager. On voit, par ailleurs, apparaître et se former de nouveaux rapports avec l'espace. Il y a des distances topographiques qui ont leur importance: si l'on prend sa voiture pour aller rejoindre le cheval lointain et guère accessible, il faut, pour aborder la nature véritablement sauvage, emprunter une fusée et aller sur la lune. En matière d'espace encore, on sait que la population augmente: par conséquent le territoire devient une peau de chagrin qui se rétrécit; cela crée un sentiment d'urgence.

L'homme est alors acculé à une forme d'angoisse à travers le rétrécissement de l'espace, en même temps qu'il est condamné à la pollution de l'atmosphère par les gaz toxiques, et de la surface sociale par les champs d'épandage, les cimetières, les banlieues, les bidonvilles.

Après l'espace, le temps: l'histoire témoigne d'une accélération constante des processus, et cette accélération accroît l'anxiété de l'individu.

A certains égards, l'homme tend actuellement à se libérer d'un certain nombre de rapports pénibles avec la nature.

Du fait que l'on n'apprend plus aussi tôt, aussi « naturellement » qu'autrefois les phénomènes de la nature, il va falloir enseigner la nature. Cela peut paraître d'autant plus important que le rapport de l'homme avec la nature est en grande partie un rapport de l'homme avec lui-même, dans une large mesure un rapport de chaque homme avec les autres hommes.

celui de maintenir une certaine distance par rapport à autrui. L'instinct de territoire a été décrit par Howard chez les oiseaux et a donné lieu à de multiples études systématiques. Le territoire est une zone à l'intérieur de laquelle l'animal peut se reproduire avec le maximum de sécurité. Il est spatialement défini; l'entrée en est défendue par des attitudes ou des comportements significatifs. Vis-à-vis de l'ennemi, le territoire a un autre sens: sa forme, ses dimensions, sa disposition (spécifique à l'espèce) donnent une supériorité sur l'attaquant, en facilitant le combat, le repli ou la fuite.

Hediger étudiant le comportement des animaux sauvages en captivité a noté que, privés de territoire, certains présentaient des troubles du comportement avec restriction alimentaire, immobilité stuporeuse. Chez l'anthropoïde supérieur, l'instinct de reproduction disparaît et parfois se manifestent des comportements suicidaires collectifs. Le territoire, une donnée spatiale, acquiert une signification affective comme représentation sécurisante ou insécurisante des modalités de relations à autrui.

Sous le nom de proxémique, Edward Hall, anthropologue américain, a approfondi l'étude des relations spatiales de l'homme et compare certaines constantes transculturelles aux comportements animaux. La distance critique ou distance de fuite est l'espace indispensable à nos mouvements de défense qui varie suivant la taille et la capacité de fuite rapide (cf. p. 145).

Sous le nom de langage silencieux, Hall définit un ensemble de faits spatiaux de la relation inter-humaine et il est intéressant de voir que le langage verbal reprend les constatations du langage silencieux. Des expressions telles que « garder ses distances », « céder sa place », « se sentir proche », « un supérieur un inférieur », « le haut de la table », « le bas de l'échelle sociale », sont un certain nombre de termes employés qui font référence à ces notions spatiales.

Peut-on transposer les faits recueillis par l'éthologie, par l'observation psychopathologique, par l'abord de la psychologie génétique à l'adulte normal?

En d'autres termes l'espace, un des facteurs de son environnement, représente-t-il une possibilité d'abord pour l'étude de mécanismes d'adaptation, peut-il être aménagé pour faciliter l'adaptation?

A la première phase, ce qu'on peut appeler la phase de communion absolue avec un monde ne se différenciant pas de la nature, a succédé une certaine phase de distanciation de l'homme par rapport à cette nature. Nous en sommes justement à cette phase où il semble qu'il appartienne à l'homme d'aménager la nature ou du moins le milieu dans lequel il vit.

Ces différentes constatations nous paraissent démontrer un malaise dans la civilisation actuelle: nous pensons que, pour combattre ce malaise, il faut inclure la dimension spatiale dans l'organisation future. Je reste persuadé que si les psychiatres veulent, dans une perspective préventive, œuvrer pour la santé mentale, c'est-à-dire pour l'édification harmonieuse d'une personnalité, ils doivent s'adresser à ceux qui ont la charge ou la vocation d'organiser le cadre spatial du comportement des hommes. La nature est le résultat de l'action de l'homme et le comportement de l'homme est le reflet de cette nature qu'il aménage.

**PIERRE CHANOIT**

MÉDECIN DES HOPITAUX  
PSYCHIATRIQUES  
DIRECTEUR DE LA CLINIQUE  
DE L'INSTITUT MARCEL RIVIÈRE